

## Interview : Michel Al-Maqdissi<sup>1</sup>

Francisco Caramelo  
CHAM, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, FCSH, Universidade Nova de Lisboa,  
1069-061 Lisboa

Juan-Luis Montero Fenollós  
University of Coruña

**Michel Al-Maqdissi** is a Syrian archaeologist, poet, and humanist by conviction. In the words of Benoît de Sagazan, he could have been an artist... But that would have been without counting the small white pebbles that the Archaeology fairy placed very early on the path of the young Syrian. He is most well-known in relation to the study and excavations of ancient Near East, in ancient Syria sites. He has had a diverse archaeological career and is a firmly defender of a humanist archaeology. He has participated in excavations since 1984.

He led the *Service des fouilles et études archéologiques in the Direction Générale des Antiquités et des Musées* of Syria from 2000 to 2012 and has been a researcher at the Department of Oriental Antiquities at the Louvre Museum since 2014.

### Question : Pourquoi avez-vous étudié l'archéologie ?

Ah l'archéologie... C'est une histoire que j'ai déjà raconté rapidement au *Monde de la Bible* quand ils m'ont interviewé à la fin de 2013<sup>2</sup>.

Quand j'étais petit, nous passions les vacances d'été dans le milieu fermé de Yabroud, village de mes parents implanté au milieu du plateau du Qalamoun au Nord de Damas. J'étais souvent avec ma mère pour trois mois. C'était terrible pour un enfant comme moi de laisser Damas et d'aller dans une petite agglomération sans animation. La première semaine, c'était relativement agréable, mais après commençait l'ennui et la vie monotone. A cette époque, dans la maison de ma grand-mère maternelle, il y avait un grand jardin avec des cerisiers, des grenadiers et des abricotiers. Je ne sais pas pour quelle raison j'ai décidé de rassembler minutieusement des cailloux et des petites pierres.

A ce stade, c'était un « jeu » normal, mais l'étape suivante m'a toujours étonné car j'ai commencé à les classer : par couleurs, par tailles, par types ou suivant des groupes bien distincts... A la fin, au bout de plusieurs semaines de travail, je les ai enterrés avec un message évoquant le non du village, l'initial de mon nom et une date qui précisait exactement mon action.

<sup>1</sup> This interview took place in 2015, in Lisbon. It was conducted by Francisco Caramelo and Juan-Luis Montero Fenollós. Some of its paragraphs were updated in 2023.

<sup>2</sup> "Pour une archéologie humaniste" *Monde de la Bible* 206 (2013): 46-47.

A cette époque, je n'avais aucune notion de l'archéologie. J'avais l'âge de sept ou huit ans. Quand je suis passé au collège, j'avais une faiblesse pour l'histoire et les événements qui marquent les grandes invasions.

Le coup fatal sera le moment où Chaker Ghadban [1936-1921], un cousin de la famille, est passé chez nous à Damas au début de la guerre libanaise en 1974. A cette époque, il n'était pas encore directeur des Antiquités du Liban mais responsable de la région de la Beká'. J'avais 14 ans et il a commencé à me raconter ses aventures, il m'a raconté durant presque deux mois ses dégagements et ses fouilles et ses prospections au Liban, à Baalbek, à Ras Baalbek, anti Liban, à Tyr et surtout l'action menée par l'Emir Maurice Chéhab à la Direction des Antiquités.

Depuis ce jour-là, j'ai été contaminé par le « virus de l'archéologie ». J'ai commencé à consulter dans la bibliothèque de mon père les numéros disponibles des *Annales Archéologiques Syriennes*, de *Syria*, du *Bulletin d'Etudes Orientales* et les *Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire*.

Par la suite, mon père m'a donné la grande opportunité de rencontrer son ancien étudiant du Collège Orthodoxe de Homs, Adnan Bounni [1926-2008], qui m'amena à son bureau à la Direction des Antiquités et du Musée de Damas et commença à me guider, comme son fils, sur plusieurs pistes archéologiques, et m'invita à participer en 1979 à un stage d'archéologie classique à Bosra en présence de Christian Augé [1943-1916] et Fawzi Zayadine.

Après une période d'apprentissage à la DGAM particulièrement fructueuse en présence de Nassib Saliby [1919-1996], Bounni décide de m'envoyer dans deux missions loin de Damas pour tester réellement mes intentions archéologiques : la première en 1980 chez J.-Cl. Margueron [1934-2023] à Tell Hariri-Mari et la seconde en 1981 chez M. Yon à Ras Shamra-Ougarit.

Dès mon retour de Mari, Bounni décide de m'engager au Service des Fouilles et me propose de commencer à l'université une licence à la Faculté des Beaux-Arts, car, comme il me l'a bien expliqué, une formation sur les arts de l'antiquité est plus profitable qu'une étude à la Faculté d'histoire sensiblement orientée vers les époques récentes. J'ai donc choisi l'architecture et l'architecture intérieure à Damas.

### **Question : Donc vous avez fait votre licence à Damas ?**

A l'Université de Damas, une licence de Beaux-Arts. En même temps, Bounni m'amenait avec lui sur le chantier du Palais Nord de Ras Ibn Hani pour apprendre avec Nassib Saliby les relevés archéologiques. En effet, j'ai passé avec Saliby à Ras Ibn Hani une période très fructueuse - malgré la réticence de la partie française à m'impliquer dans le travail de terrain. Ils voulaient que je reste dans la maison de la mission pour dessiner des tessons ! -, il m'a initié avec talent aux fouilles, aux dessins et surtout à l'analyse architecturale. Grâce à lui, j'ai réalisé un progrès considérable dans les connaissances de l'archéologie levantino-phénicienne, surtout à 'Amrith. A cette époque il me conduisait presque chaque

weekend pour une visite approfondie au sanctuaire de Melkart - Héraclès, à la nécropole royale et au petit tell fouillé sous sa responsabilité à partir de 1954.

Après la fin de la campagne de 1984 à Ras Ibn Hani, Bounni me pousse à partir à Paris pour continuer mes études, cette fois-ci en archéologie. Il s'arrange avec Georges Tate [1943-2009], alors Directeur de l'Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient (IFAPO) pour que je puisse continuer à Paris I sous la direction de Jean-Louis Huot [1939-2023] et la supervision de Jean-Marie Dentzer (1935-2020).

A Paris, j'ai refait une licence en archéologie (dernière année de Maîtrise), un DEA en archéologie orientale et à la fin, en 1994, un Doctorat sur le Bronze Moyen levantin !

Ainsi s'achève une période de ma vie qui a commencé par un rêve enfantin autour d'un ramassage de cailloux et se termine par une analyse profonde des tessons.

**Question : Donc une deuxième licence d'archéologie à Paris, puis une maîtrise**

Oui, plutôt une dernière année, en Maîtrise.

**Question : Vous avez parlé de Bounni qui a été l'un des maîtres les plus importants pour vous ?**

Absolument, un maître incontournable pour moi et pour l'archéologie syrienne de la seconde moitié du vingtième siècle.

**Question : Quels sont les autres maîtres académiques qui ont été importants pour vous ?**

Avant de partir en France, Bounni a essayé de m'engager dans des missions archéologiques. D'abord j'ai travaillé avec lui à Ras Ibn Hani et à Palmyre puis comme je l'ai déjà signalé à Mari et à Ougarit. Chez Jean-Claude Margueron, j'ai passé un mois à dessiner de la poterie, j'ai appris énormément surtout durant la réunion de synthèse de l'après-midi avec le *Mudir* et Dominique Beyer, accompagnés d'une ou de deux bouteilles d'Arak. A Mari, ce fut l'ouverture sur la grande architecture syro-mésopotamienne. Margueron fut soucieux de m'amener sur le chantier du Palais Est des Shakkanakku pour m'initier aux problématiques réelles de notre archéologie. J'ai même fouillé pour deux jours avec Dominique Parayre dans une énorme fosse remplie de tessons, d'ossements et de débris de briques.

Mon expérience sur ce chantier était décisive et les rencontres avec des archéologues, des épigraphistes, des géomorphologues et des géographes (Marc Lebeau, Jean-Marie Durand, Paul Sanlaville [1933-2021] ou Jacques Besançon [1924-2001] m'ont ouvert les horizons de l'archéologie française en Orient.

**Question : Quel a été le sujet de votre thèse de doctorat ?**

Quand j'ai débarqué en France en 1984, il y avait deux possibilités : ou bien aller à Lyon pour rejoindre la Maison de l'Orient, ou bien rester à Paris. Bounni a décidé que je resterais à Paris avec Jean-Louis Huot. J'avais, à cette époque, une bourse de deux années de l'IFAPO [CROUS de Paris]. Pour ma maîtrise, j'ai présenté un dossier sur les structures funéraires de la Syrie du Sud au Bronze Moyen et plus particulièrement sur la nécropole de Mtouné à la lisière orientale du Ledja et puis pour le DEA, j'ai commencé à m'orienter vers la poterie. D'ailleurs Jean-Claude Margueron n'était pas très content de mes choix d'analyser la céramique du Bronze Moyen à Ras Shamra. Pour le sujet de doctorat Huot m'a guidé vers une étude de synthèse sur la production céramologique de la Syrie occidentale au Bronze Moyen. Il voulait que je travaille uniquement sur les publications et laisse de côté toute forme de publication du matériel inédit issu des fouilles de la DGAM. Je pense qu'il avait parfaitement raison de point de vue méthodologique, car un matériel nouveau et inédit a toujours un impact très important tandis que si l'on réalise une recherche à partir d'une série de lots publiés, la capacité de réaliser une synthèse sera plus concrète et plus universitaire. C'est un vrai travail de recherche universitaire.

Disons qu'il m'a demandé de réaliser une synthèse pour la Syrie à l'image de ce qu'il a fait pour l'Anatolie en relation avec les Céramiques monochromes lissées en Anatolie à l'époque du Bronze ancien (BAH CXI). J'ai terminé le travail en 1993 pour une soutenance en 1994 avec un jury présidé bien sûr par Huot et composé de Messieurs Bounni, Margueron, Dentzer et Thalmann [1946-2017]. Cela a duré presque cinq heures dans la grande salle de lecture de Doucet à l'Institut d'Art et d'Archéologie de la rue Michelet - c'est l'unique soutenance dans cette salle !

Je savais très bien à l'avance que mon travail n'était pas du tout publiable parce que c'était une synthèse avec beaucoup d'illustrations et que les données seraient très vite dépassées.

**Question : Mais cette option pour l'étude de la céramique, c'est une option personnelle ou une suggestion du directeur de thèse ?**

Disons que c'était les deux à la fois. A cette époque il n'y avait pas en Syrie un spécialiste sur la céramique de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer. C'est pour cela j'ai travaillé le sujet de ma thèse sur le Bronze Moyen et essayé de renforcer mes connaissances sur l'ensemble des sites côtiers et de la région intérieure.

Je me permets ici de saluer chaleureusement Jean-Claude Margueron et Jean-Louis Huot, qui ont réussi par leurs commentaires profonds, durant mes études à Paris, à me donner le véritable visage de l'« archéologie des valeurs » et à m'initier aux aspects les plus nobles de l'« archéologie de l'humain ».

**Question : Quelle est l'importance que vous attribuez, hier et aujourd'hui, précisément à l'étude de la céramique dans le contexte de l'archéologie au Proche-Orient ?**

Quand j'ai étudié la céramique, c'était l'étude dans sa forme classique. Il n'y avait pas du tout l'analyse physico-chimique, ni l'étude microscopique de la pâte. J'ai essayé de mener d'abord une recherche typologique des formes (dessin, description, stratigraphie...) accompagnée d'une classification des pâtes afin d'établir des groupes et des sous-groupes. Mais maintenant avec la nouvelle génération des chercheurs, l'analyse passe à un stade très spécifique. Je suis maintenant au Musée du Louvre en train de réétudier la poterie trouvée par Robert du Mesnil du Buisson à Mishirfeh-Qatna et sa région par une méthode de classification classique et puis c'est une jeune céramologue de Paris I qui va faire l'analyse physico-chimique et surtout l'analyse des pâtes par rapports à plusieurs centres de fabrication.

A ce propos, il est important de préciser que ma vision sur la poterie demeure interchangeable : « La production de la céramique vue du côté du céramologue est un élément révélateur d'un acte humain dans lequel les sentiments et les passions, secrets du potier, s'unissent pour maquiller d'une âme nouvelle un mélange de terre et d'eau. Combinaison presque magique, fruit d'un esprit merveilleux brûlé par le feu éternel des rayons ambrés et qui porte la marque du lieu et de la date de sa création ». A partir de cette petite réflexion, j'ai décidé d'arrêter la suite de mes recherches dans ce domaine afin de garder cette vision de cette matière noble. Il est primordial d'éviter le piège de devenir l'esclave d'une étude technique (physico-chimique ou autre) qui nous éloigne de notre âme. L'archéologie est destinée à révéler les valeurs nobles de l'homme de l'antiquité. Cette dernière précision m'amène à tracer de nouvelles pistes de recherches qui permettent de concrétiser ces idées.

**Question : Quel est votre avis sur l'évolution de l'archéologie nationale syrienne avant la guerre ?**

Depuis la création de la DGAM suite à l'Indépendance en 1946, l'évolution de l'archéologie syrienne est liée à quatre générations. D'abord, c'est les fondateurs/pionniers avec l'Emir Jaafar Al-Hassani Al-Jazaïri et Sélim Abdulhak, ensuite la deuxième génération des pionniers avec Adnan Bounni, Nassib Saliby, Joseph Sabeh, Gabriel Saadé, Rabah Naffakh, Ali Abou Assaf, Abdulkadir Rihawi, Muhamed Abu-Faraj Al-Ush, Fayssal Sayrafi, Subhi Sawaf et bien d'autres. C'est à cette époque qu'il y eu les grands chantiers dirigés par les syriens à Palmyre, à 'Amrith, à Raqqa, à Bosra... et surtout le début de la grande collaboration internationale.

Avec la troisième génération, notre archéologie nationale (presque la décennie qui précède notre actuel millénaire) a traversé une période de doute marquée par la présence d'une volonté d'associer notre archéologie à la politique du pays et d'appliquer une terreur, un patriotisme aveugle et un chauvinisme mortifère. Cette idéologie

archéologique politisée a eu des conséquences négatives sur notre action qui se sont traduites par le triomphe de l' « archéologie de la violence ».

A partir de 2000, c'est la quatrième génération qui se place à la tête de la DGAM avec un retour rapide à la politique d'ouverture et de la collaboration internationale. À cette époque, Abdal-Razzaq Moaz commença à appliquer une orientation liée à la formation d'une nouvelle génération d'archéologues et surtout à envoyer les étudiants brillants en Europe et particulièrement en France. Cette politique visait à former des conservateurs pour les musées syriens et des archéologues pour diriger des projets de fouilles. Moi-même j'étais lié à cette action avec mon collègue Maamoun Abdulkarim pour créer des groupes de recherches afin d'assurer la réalisation des fouilles importantes et de lancer les publications scientifiques par la création d'une nouvelle collection (Documents d'Archéologie Syrienne = DAS) et d'un nouveau périodique (*Studia Orontica*).

Ce qui a été le plus favorable pour notre archéologie c'est cet esprit de confiance et de collaboration avec les archéologues, les équipes et les institutions étrangers. L'idée que cette archéologie qui porte les valeurs humaines de nos ancêtres appartient uniquement aux Syriens est complètement fautive, la DGAM a toujours misé sur le caractère universel de cette archéologie et c'est là, à mon avis, le point fort de notre démarche.

La cinquième génération (depuis 2017) a un comportement désastreux qui se reflète directement dans la noble application de l'archéologie. C'est l'« archéologie de la soumission » née de la rencontre de l'« archéologie de la propagande » et de l'« archéologie de l'impossible » qui conduira à des conséquences dramatiques qui vont rendre caduque le sauvegarde de l'héritage millénaire de la Syrie (des exemples sont clairement visibles à Palmyra, à Amrith...).

### **Question : Et au niveau des publications scientifiques ?**

Partout dans les pays arabes du Levant (Liban, Syrie et Jordanie) et en Irak, les mêmes problèmes subsistent. Rarement une action archéologique nationale de fouilles (pour donner un exemple) passe par les étapes normales : de l'action sur le terrain à l'étude pour aboutir à la fin à des publications définitives. Plusieurs tentatives ont avorté pour des raisons diverses. Je cite à titre d'exemple le site de Tyr fouillé par l'Emir Maurice Chéhab, le site de Palmyre fouillé par Adnan Bounni et Nassib Saliby, les deux sites d'Eridu et d'Hatra étudiés minutieusement par Fuad Safar et Muhammad Ali Mustafa, le site de Pétra prospecté et fouillé par Fawzi Zayadine. Sur ces chantiers, il y avait des grands savants qui ont mené des travaux de grande envergure sans pouvoir concrétiser à terme des publications finales qui s'inscrivent dans une série de volumes thématiques.

Cette situation m'a préoccupé énormément ! C'est pour cette raison que j'ai poussé le regretté Antoine Souleiman [1943-2012] à collaborer avec Philippe Quenet afin de publier la totalité des résultats obtenus lors de ses fouilles à Tell Abou Hujeira sur le Khabour dans quatre fascicules édités par la DGAM dans la collection des DAS. C'est une première pour la Syrie !

Ce que je viens de présenter ne signifie pas l'absence de monographies. Plusieurs archéologues syriens ont publié des études sur des ensembles architecturaux fouillés à Palmyre (A. Bounni), à 'Amrith (N. Saliby), à 'Ain Dara (Ali Abou Assaf) et à Tell 'Abr (Hamido Hamadeh).

Je précise à ce propos que moi-même j'étais piégé par la lourdeur de mon travail administratif sans pouvoir boucler la publication finale de mes différents travaux. J'ai réussi parfois à trouver du temps pour la rédaction des rapports préliminaires, mais pas une seule étude définitive. En ce moment, je profite de mon séjour à Paris pour boucler un rapport final sur mes travaux dans la Plaine de Jablé. Le manuscrit est presque terminé, il me reste à compléter des planches de poterie et les illustrations auxquelles je ne peux pas accéder, simplement parce qu'elles sont à la DAGM de Damas.

Il y a un autre projet en cours de réalisation sur les premières fouilles (1954-1976) de N. Saliby à 'Amrith, mais mes engagements avec le Musée du Louvre pour la publication des archives du Levant et plus spécialement les travaux de Robert du Mesnil du Buisson, R. Dussaud, J. Chamorad et E. Pottier m'empêchent d'avancer, ce qui m'a conduit à charger ma collègue, Eva Ishaq, de finaliser ce dossier dans le cadre de ses études à l'Université de Paris I Sorbonne.

Quant aux résultats des fouilles de Mishirfeh-Qatna, un rapport final est loin d'être en cours de réalisation. En effet, l'équipe que j'ai chargée de cette tâche m'a compétement trahi par un comportement équivalant à une « archéologie de haine ».

Mais le plus important, c'est que la totalité de ma documentation est entre les mains de l'actuelle équipe de la DGAM qui refuse de me communiquer une copie !

**Question : Du point de vue de la préparation technique des archéologues syriens, quelle comparaison peut-on faire entre l'archéologie syrienne et d'autres archéologies des pays de la même région, la Jordanie, le Liban... ?**

Pour répondre à cette question, il est important de dire que la préparation d'une génération d'archéologues compétents demande une vision d'ouverture envers les courants de pensée archéologiques mondiaux, qui devait provoquer un changement radical de nos structures et de nos habitudes. L'action de l'archéologue doit, selon mon point de vue, être un engagement en faveur des valeurs humaines pour bien défendre des notions nobles de la société de nos ancêtres. C'est une démarche difficile qui demande un esprit d'ouverture et une vision raffinée de la collaboration scientifique. En somme, c'est un combat, un combat réel entre une interprétation ouverte à l'« archéologie des valeurs », telle qu'elle existe en Syrie depuis la génération des pionniers, et celle d'une « archéologie agressive », hostile à toute collaboration scientifique. L'application d'une « archéologie de tolérance » demande des sacrifices afin d'arriver à la formation d'une génération d'archéologues normaux qui admettent l'autre et respectent ses valeurs scientifiques.

La Direction des Antiquités de Jordanie qui se trouve directement face à l'archéologie israélienne a bien structuré une génération de jeunes archéologues capables de mener une

action correcte, tandis que le Liban a traversé, après la fin de la guerre civile, une phase marquée par une « archéologie de décadence » caractérisée par une rupture avec les valeurs de l'« archéologie de noblesse » et une montée en puissance de l'« archéologie de l'intolérance ». Cette situation a engendré des conséquences dramatiques sur le développement d'un processus normal de formation d'une génération cohérente et solide des jeunes archéologues.

**Question : Avant la guerre de 2011, il y avait plusieurs jeunes Syriens qui étudiaient en Europe, particulièrement en France. C'est le début de la cinquième génération ?**

Je me souviens à la fin d'une rencontre avec Bounni, autour d'un petit déjeuner à l'Écritoire de Paris, immédiatement après la soutenance de ma thèse en 1994, qu'il m'a surpris par une attitude ferme vis-à-vis de la formation des jeunes chercheurs. Il m'a bien dit : « j'ai réussi malgré les difficultés à te mettre sur les rails, maintenant si tu reviens au pays, pense sérieusement à la formation des jeunes, nous avons loupé une génération de chercheurs et j'ai peur que cela ait des conséquences dramatiques pour notre identité archéologique ». A cette époque, la situation à la DGAM était vraiment dramatique et notre marge de manœuvre était très limitée. Par la suite, les données vont changer, et comme je l'ai déjà indiqué c'est grâce à la vision profonde de l'« archéologie de collaboration » d'Abdurazaq Moaz que nous avons réussi à former le noyau d'une cinquième génération. Mais la guerre qui persiste depuis plus de cinq ans - maintenant plus de douze ans - a créé un grand mouvement d'exode à l'extérieur et la DGAM traverse en ce moment une période délicate dominée par une génération désastreuse.

**Question : Vous avez été alors un des responsables de l'envoi de jeunes Syriens en France...**

Oui, j'ai joué un rôle de soutien aux efforts d'Abdurazaq Moaz et j'ai assisté à des réunions surtout avec le service culturel français et les représentants du DAAD. À cette époque, ils nous proposaient pour les doctorants de la DGAM des bourses courtes d'un ou deux mois. Je me souviens, j'étais contre ce type de programme, car j'ai toujours insisté pour que la formation scientifique d'un jeune dans une ville européenne dure plusieurs années afin de permettre un contact presque permanent avec les différents aspects de la vie culturelle, artistique, sociale...

**Question : Il y avait une stratégie, non le hasard, lors de l'envoi des étudiants ?**

Comme j'ai déjà signalé, Abdurazaq Moaz voulait absolument former des jeunes conservateurs pour les musées syriens et surtout le Musée national de Damas et le Musée d'Alep. Alors la sélection était bien ciblée sur une stratégie à moyen et long terme.



**Question : Quand et comment avez-vous commencé à travailler à la Direction Générale comme directeur du Service des Fouilles ?**

C'est un épisode qui s'est passé au mois d'avril 2000. Bounni est resté à son poste jusqu'en 1999. Moi, j'étais en mauvaises relations avec le directeur des antiquités de cette époque qui m'a écarté de la DGAM et simplement m'a mis à la porte pendant un an et demi. Durant cette période, j'ai profité pour enseigner à l'Université Saint-Joseph [Beyrouth] l'archéologie orientale et la civilisation phénicienne et travailler sur le terrain avec Pierre-Louis Gatier, Lévon Nordiguan et les étudiants dans la haute vallée de Nahr Ibrahim. Durant cette période, j'ai découvert que les vrais problèmes de l'archéologie libanaise sont liés à un chauvinisme et un mépris de l'autre alimenté par un groupe de dinosaures qui empoisonnent profondément les jeunes archéologues. Malgré tout, j'ai tissé des relations équilibrées avec le monde archéologique et la société libanaise.

Pour revenir à votre question, au moment du départ de Bounni, son poste est resté vacant. Un changement ministériel a amené une nouvelle équipe. J'ai donc été convoqué pour rejoindre de nouveau la DGAM afin de diriger le Service des fouilles et études archéologiques. J'étais secondé par Bassam Jamous qui va passer rapidement à l'administration pour occuper successivement le poste du directeur des affaires administratives puis il va diriger la DGAM durant presque huit années. Au moment de ma nomination, le directeur par intérim m'a donné pleinement le pouvoir. J'avais une liberté absolue dans le choix de mon équipe et surtout d'une politique archéologique d'action.

**Question : C'était facile d'être à la fois archéologue et responsable de l'archéologie en Syrie ?**

Les deux tâches sont incompatibles. En effet, le jour où j'ai commencé à diriger le Service des fouilles, ma présence sur les chantiers a diminué sensiblement. J'ai essayé de former des équipes et j'avais deux assistants qui étaient très compétents. Je cite ici Massoud Badawi de Jablé qui est l'un des meilleurs archéologues syriens. Il a l'esprit très ouvert et maîtrise parfaitement la fouille stratigraphique et plusieurs séquences céramologiques depuis le troisième millénaire av. J.-C. jusqu'à la période islamique. Il était mon étudiant à l'Université de Damas et nous avons travaillé ensemble d'abord à Palmyre puis à Tell Sianu, à Mishirfeh-Qatna et à Tell Toueini. En plus, j'ai collaboré étroitement avec Ahmad Firzat Taraqji qui m'a impressionné par son esprit d'organisation et sa patience à supporter mes gaucheries. Enfin, j'ai collaboré avec Antoine Souleiman à Tell Iris et à Palmyre durant cinq campagnes dans un merveilleux climat de sérénité et de paix. Il était une personnalité calme, douce, fidèle à ses convictions. Il était chaleureux et attentif, disponible, prêt à donner de son énergie pour l'archéologie de son pays et à transmettre à tous les valeurs nobles de notre action.

L'actuel directeur des Antiquités du Liban, Sarkis al-Khoury m'a proposé de diriger une mission de sauvetage à Beyrouth avant de brouille avec lui par suite des travaux à Tell

‘Ardeh, j’ai énormément hésité car au Liban ce type d’action n’est qu’un piège. En réalité, je préfère rester archéologue/architecte libre afin d’avoir le plaisir d’être lié à la terre, aux tessons et surtout de réaliser des plans et des sections, prendre des notes et exécuter des photographies. J’ai dirigé durant ma vie plus que cinquante missions et cela me suffit.

**Question : Quels sont pour vous les sites archéologiques les plus importants en Syrie ?**

Il est important de préciser qu’il y a des sites-clés sur lesquels on doit compter pour tracer notre vision sur l’archéologie et le développement historique de la Syrie. Et il y a encore des régions qui pourraient constituer un potentiel archéologique unique pour comprendre des problématiques de types variés (économique, commercial, social, architectural...).

Personnellement, j’ai une admiration profonde pour ‘Amrith où, à chaque fois que j’entame une recherche sur ces monuments fouillés par Saliby, je dégage une grande unité symbolique qui m’amène toujours à un discours harmonieux sur l’aspect humain de mes ancêtres. Si l’on examine les éléments successifs dont est composée sa surface sculptée, on voit que l’esprit de l’homme phénicien est formé d’images symboliques éclatantes, de sorte que chacune des expressions décoratives donne naissance à une sorte d’autobiographie de différents moments de l’éternel esprit humain auquel nous appartenons tous.

Il y a plus d’un an (2022), une mission italienne a cambriolé ce site sous prétexte d’aider la DGAM. Je préfère ne pas parler ici de cette situation, dont je considère l’application parfaite de l’« archéologie de la délinquance ».

De même, Ougarit occupe une place importante dans ma pensée, là-bas au pied du Mont Saphon (aujourd’hui Gabal el-’Aqra’), la ville et sa production artistique sont orientées vers une rupture avec le « classicisme » amorrite, et dévoilent le vrai visage d’un art suspendu à un fil de sentiments qui trouve son origine dans le discours humain des Ougaritiens. Cette ville mystérieuse me rappelle après chaque visite la personnalité attachante de Gabriel Saadé [1922-1997], le Cananéen admirable et le Lattaquiot parfait. Cette vision joyeuse sera malheureusement abîmée dès que j’aborde la ville de Qatna . Sur ces ruines, j’ai travaillé plus que vingt années. J’ai toujours senti une hostilité étrange. Ce sentiment, je l’ai senti à chaque fois que je suis dans ces ruines, c’est comme une scène qui se déroule dans une chambre envoûtée, au beau milieu d’une tempête de cauchemars. J’essaie toujours en face de ses chantiers d’ouvrir les yeux, et malgré tout je ne parviens jamais à bouger. Mon corps reste immobile et ne répond plus, il est rempli d’une boule brûlante qui m’étouffe. Ce site m’a toujours empli d’une émotion faite de terreur et de confusion. Je sens en permanence l’« archéologie de la trahison ». L’inhumain est inlassablement présent, je l’ai vu depuis ma première campagne en 1994 sous la forme d’un tyran qui a accepté de livrer le site et j’ai continué à le sentir avec des étudiants remplis de rancune et d’animosité. Ce site est le symbole parfait de l’« archéologie de la haine ».

**Question : Nous savons que vous êtes très inquiet par rapport à la conservation du patrimoine et nous connaissons votre discours un peu philosophique et humaniste sur l'archéologie. Quel est votre avis sur le concept d'archéologie ?**

L'archéologie, c'est une mémoire remplie d'événements. Un archéologue, c'est un lecteur assidu de la terre, il doit aborder un nombre étonnant de questions sur le développement de la nature humaine, il doit agir et penser comme destinataire de la mémoire de l'humanité. En même temps, il doit enrichir sa réflexion sur les rapports entre l'aspect matériel de la mémoire humaine et l'histoire par une remise en question perpétuelle des notions et des connaissances afin d'affirmer toujours sa vision sur la succession des différentes séquences de l'espace humain de nos ancêtres.

Dans ce contexte, l'archéologie est le souffle qui alimente ma pensée, elle est continuellement mon combat dans le but de dégager à travers les époques le message noble de mes prédécesseurs.

Avant de commencer la présentation de ma carrière et les différentes étapes de mon action archéologique, il me semble nécessaire de rappeler que les conditions générales étaient très favorables à la DGAM au moment de ma nomination. A cette époque, j'ai commencé à déchiffrer les différentes formes de la production céramologique exposées au Musée National de Damas à l'aide d'un guide et de plusieurs études réalisées par Muhamed Abu-Faraj Al-Ush [1916-?]. Ensuite, j'ai aidé N. Saliby dans ses fouilles à Damas (Souk al-Sagha et Miskiyeh) par la réalisation des plans et des sections. A cette époque, j'ai affronté avec A. Bounni les problématiques de la fouille sur les deux chantiers différant de Ras Ibn Hani sur la côte méditerranéenne et de Palmyre au milieu de la steppe syrienne.

De même, la DGAM m'a chargée de deux fouilles de sauvetage à Mléha à l'est de Damas et à Mtouné à la lisière orientale du Lejda. Durant mes travaux en Syrie du Sud je découvre, après une aventure très étrange, le site de Laboué daté du troisième millénaire av. J.-C. avec ses remparts et ses structures colossales en basalte, ses *birkeh* et ses abris souterrains.

C'est un moment magique dans ma carrière qui me rappelle toujours une chanson du Gilbert Bécaud :

« Il y a des moments si merveilleux  
 Qu'on voudrait que le temps s'arrête  
 Et que les horloges de sept lieues  
 Se taisent un peu, se taisent un peu  
 On cherche, cherche émerveillé  
 La petite fleur de l'impossible  
 Sitôt que tu l'as dans la main  
 Elle est fanée, le lendemain »

Ensuite, j'ai participé à des missions variées sur la côte et à l'intérieur de la Syrie. En effet, pour vous dire la réalité, je peux dévoiler que durant plus de vingt-cinq ans, je n'ai pas réussi à hiérarchiser ce qui est important de ce qui ne l'est pas, j'ai toujours hésité entre l'étude céramologique et l'analyse architecturale. Un tournant décisif au moment du dégagement de l'hypogée royal à Mishirfeh-Qatna en 2002 va me conduire à fixer enfin mon destin archéologique. Au-delà de la grande découverte, **il y avait un message à retenir, celui de l'homme face à son destin**. C'est à travers les objets trouvés *in situ* au moment du dernier enterrement (ou de la dernière cérémonie funéraire) que j'ai percé l'énigme de la valeur de l'humain par le déchiffrement de l'homme enfoui en l'homme. C'est l'âme vivante de ce matériel funéraire qui me conduisit vers la voie de l'humain et des aspects nobles de son esprit. L'homme de l'antiquité va m'orienter rapidement sur le chemin de mes ancêtres à travers des réflexions profondes dans le but de retrouver les notions de l'« archéologie de noblesse ». Après plusieurs mois de réflexion, j'ai décidé de réorienter mes lectures sur des textes littéraires puis historiques et enfin artistiques.

Durant toute cette période, je devais à mon père de m'avoir fait connaître son univers philosophique en particulier avec Saint Augustin d'Hippone, Martin Heidegger, Jean Guitton et Paul Ricœur, qui m'a profondément marqué. La mort de mon père au début de 2005 va avoir des conséquences sur la poursuite de mes réflexions. J'ai vécu sa maladie et son décès avec douleur, un sentiment amer d'une séparation définitive m'a bloqué presque trois années dans mes recherches sur l'humain.

En 2008, une retrouvaille chanceuse va redonner à mon action une force nouvelle, c'est « un visage heureux qui va me sauver de l'archéologie de déclin », il changera radicalement, par gestes à la fois fermes et doux, mon destin archéologique vers une « archéologie des paix » heureuse et joyeuse :

« Dans une petite phrase, je recommence un passé rempli de rêves.

Le visage tourne sur le chemin, sur une route avec deux couleurs : Blanc et Blanc.

C'est une petite histoire, l'histoire d'une vie qui déchire les souvenirs d'un départ vers le ciel de l'éternel destin.

Elle est une flamme blanche, une flamme mûre, une flamme pour le chemin éternel.

Judicieusement, je recommence mes petites histoires »

Durant cette période, j'ai réussi à organiser avec succès les activités archéologiques de « Damas, capitale culturelle du monde arabe » et surtout à terminer la publication à Damas de mes *Petites Histoires, réflexions anormales d'une métropole antique-Qatna*. Ensuite la guerre civile va imposer ses malheurs, ce qui va m'obliger de prendre le chemin de l'exil.

A la fin de la première année de mon séjour en France, j'ai regroupé dans *Archéologie et humanisme, essais syriens*, grâce au soutien généreux de Dominique Parayre, mes réflexions sur l'archéologie de mon pays sous la forme d'un appel de détresse et de souffrance autour de notre héritage archéologique.

A la fin de 2013, j'ai organisé en collaboration avec Eva Ishaq une exposition à l'Hôtel de Lauzun (Institut d'études avancées de Paris) intitulée : *Archéologie syrienne et les premières lueurs de l'aube ; « de l'exaltation à la tragédie »*. Des centaines de photographies regroupées dans seize panneaux destinés à sensibiliser le public parisien à notre drame archéologique.

Enfin, en ce moment, je suis en train de terminer mes quatre réflexions sur le destin d'une ville syrienne. C'est l'histoire de trois archéologues qui se baladent dans un immense champ de ruines bouleversé par les bombardements, et où chacun raconte son amertume et sa déception<sup>3</sup>.

### **Question : Ce sont des textes littéraires ?**

C'est de la littérature mêlée à des impressions archéologiques emmagasinées dans ma mémoire.

### **Question : Textes de fiction ?**

C'est plutôt un récit qui trace le destin d'une ville syrienne, rédigé avec beaucoup d'émotion. Un avertissement qui vise à sauvegarder les valeurs humaines de notre archéologie.

### **Question : Revenant à l'archéologie, vous estimez qu'on a fouillé trop en Syrie ? Qu'il faut avoir une raison et un projet pour fouiller ?**

Je pense, au contraire, qu'il faut fouiller et même intensifier les actions sur le terrain. Ma politique à la DGAM était claire : dégageant dans des délais raisonnables du potentiel archéologique enfoui dans la terre dans le but d'apporter des réponses à des questions essentielles qui touchent à l'âme profonde de l'identité de notre patrimoine.

Quand on est jeune, il est important d'aller sur les chantiers pour mener des actions qui révèlent les secrets de nos ancêtres. À un certain moment, il faut essayer de mener des réflexions au-delà de la publication d'un objet ou d'un sujet archéologique. Il faut voir au-delà de la matière, révéler le sens profond de l'archéologie et essayer de retrouver derrière la matière archéologique l'âme de l'homme qui l'a façonné, son humanisme et ses valeurs humaines.

Avec tout ce qui se passe comme malheur en ce moment au Proche-Orient, je ne regrette jamais que j'aie autorisé autrefois cent quarante missions à agir sur tout le territoire de mon pays. Presque tout le monde alors m'avait critiqué !

Maintenant, après plus que cinq années – maintenant plus de douze années – de désastre, je peux justifier mes décisions et même, j'insiste pour dire que nous pouvons qualifier ces travaux comme une sorte d'action de sauvetage préventive !

---

<sup>3</sup> C'est pratiquement *Studia Orontica*, XIV, 2016.

**Question : À votre avis, on doit fouiller pour répondre à une problématique précise ?**

Notre politique était basée sur les deux axes suivants : archéologie programmée et archéologie de sauvetage préventive. Dans ce contexte, il est absolument important de poser des questions à plusieurs niveaux afin de formuler une problématique qui justifie la fouille d'un site ou la prospection d'une région. Une problématique pourrait être d'ordre historique, économique, sociale, architecturale, céramologique, écologique ou bien d'autres perspectives encore. Le plus important dans le choix d'un projet consiste de répondre à l'une des priorités que la DGAM qualifie de stratégique : intérêt national, valeur touristique, menace par un projet d'aménagement urbain...

**Question : Quelle est la situation actuelle du patrimoine archéologique en Syrie ?**

C'est une situation dramatique qui suscite une inquiétude énorme. C'est la destruction de notre mémoire ancestrale dans un champ de bataille marqué par un discours destructeur. Incontestablement, le patrimoine archéologique a subi des dommages matériels irréparables par la violence de la guerre. Il est la cible de profanations, de pillages, de pilonnages, de bombardements...

**Question : Vous êtes en contact avec vos collègues en Syrie ?**

Je garde les contacts avec les collègues de la DGAM et j'essaie d'apporter à chaque rencontre un message de soutien et d'espoir. Il faut dire qu'ils ont des tâches délicates au milieu des actions militaires des deux camps de l'opposition et du régime.

Le domaine archéologique syrien est dominé en ce moment par les actions de l'État islamique, les groupes de fouilleurs clandestins, les trafiquants d'un côté et l'armée syrienne régulière et surtout le développement de pseudo- « projets immobiliers » de l'autre. Là, j'attire votre attention sur un type de destruction silencieuse que certains établissements liés au pouvoir politique exercent dans des régions épargnées par les affrontements militaires. Il s'agit de manœuvres pour perpétrer dans des sites archéologiques des modifications radicales dans le périmètre de la zone archéologique et de ses structures construites. Le site phénicien d'Amrith avec son projet immobilier apporte l'exemple d'un comportement bas où les agents d'une société appliquent une pression sur la DGAM pour libérer des zones archéologiques. Cette société de Tartous soutenue par la Municipalité exerce un chantage sur la DGAM. A ce propos, ma réaction était très forte, d'abord, j'ai présenté vers le milieu de 2014 ma lettre de démission à Mme la Ministre de la Culture. Malheureusement, je n'ai pas eu de réponse, ce qui m'a poussé à rédiger une petite notice dans *Archéologia*<sup>4</sup> intitulée « 'Amrith, où l'archéologie de la

---

<sup>4</sup> Al-Maqdissi « 'Amrith, où l'archéologie de la peur » *Archéologia* 536, (2015) : 38-39

peur ». En effet, la DGAM n'a pas une grande marge de manœuvre, elle est obligée d'obéir et de réduire la zone archéologique au minimum.

C'est justement une situation idéale pour que les missions italiennes interviennent, au milieu de ce chaos : l'incapacité des autorités archéologiques à faire face à la pression de l'entrepreneur d'une part, et à l'intérêt personnel des hommes de pouvoir.

Ainsi, en plus des destructions et des anéantissements de sites comme Palmyre, Apamée, Doura-Europos ou Mari, nous assistons au démantèlement de la plus grande agglomération phénicienne de la côte syro-libano-palestinienne sous les yeux des autorités archéologiques.

**Question : À votre avis, quelle est, dans ce sens, la contribution que nous pouvons apporter pour arrêter cette destruction ?**

Disons les choses clairement, c'est une mission impossible. Je regrette réellement l'inefficacité de l'Unesco. C'est une organisation parfaite quand il n'y a pas de problèmes. Elle est très bien pour organiser des colloques sur Marx, sur *Senghor* ou éditer des recueils d'articles sur l'histoire mondiale de l'humanité ou les courants artistiques en Europe. Mais dès qu'il y a un problème, elle panique. Il faut dire que l'Unesco devrait être plus efficace au-delà des discours de protestations et de condamnations. Elle devrait mener une action concrète sur le terrain. La DGAM essaie de sauver ce qu'elle peut sauver, mais elle est limitée par ses moyens et surtout par les zones d'actions sur le terrain.

Pour revenir à votre question, dans un premier temps, l'unique action réalisable durant la période actuelle est la publication des résultats accumulés des travaux menés sur le terrain et en même temps, la formation des jeunes cadres syriens. Ensuite il est primordial de penser sérieusement à la préparation méthodique de la période post-conflit. Cette action pourra garantir que cette période, très délicate, puisse, le jour venu, assurer les meilleures stratégies en matière de sauvegarde et surtout continuer de nourrir le lien qui relie les scientifiques et les spécialistes dans le domaine de l'archéologie syrienne.

**Question : Cette prévision et cette préparation pourraient être le rôle de l'Unesco ?**

L'Unesco, qu'est-ce qu'elle va faire ? Elle va organiser des rencontres improductives et des réunions inutiles, elle va réunir les archéologues autour d'une discussion stérile, elle va envoyer ses experts. Ils vont rédiger des rapports qui seront bien rangés dans des tiroirs dorés. D'ailleurs ce sont paradoxalement toujours presque les mêmes experts, c'est la corruption culturelle. Je me souviens des experts envoyés après la restauration de la Mosquée des Omeyyades de Damas, leurs rapports rédigés avec des orientations très fermes n'a été lu que sommairement à la DGAM. Inutile, car le projet était dans sa phase finale. De même, les réunions pour l'aménagement touristique de Palmyre ont révélé l'échec total des experts. Ils sont là uniquement pour lancer des avertissements et des menaces de retirer le site de la liste du patrimoine mondial de l'humanité !

L'UNESCO, l'ICOM, l'ICOMOS et bien d'autres ne savent plus sur quel pied danser quant à l'enjeu patrimonial actuel en Syrie. Ces actions se limitent à un baroud d'honneur à l'image de qui s'est passé jadis en Afghanistan, au Mali, en Iraq, au Yémen et bien d'autre pays.

**Question : Quelles sont les mesures et les décisions que l'on a prises sur le terrain pour protéger le patrimoine ?**

Il n'y a pas eu de mesures concrètes. Je peux qualifier le travail mené comme des actions dictées uniquement par le développement de la situation sur le terrain.

**Question : Et la DGAM ?**

La DGAM a réalisé un travail héroïque en ce qui concerne les collections des musées. Elle a réussi à récupérer les objets de plusieurs musées menacés afin de les regrouper à Damas. Désormais, la majorité des collections des musées de Homs, de Hama, de Deir ez-Zor et de Palmyre sont conservées dans des réserves sûres. En même temps, le service des musées a chargé des équipes de documentalistes de compléter la base des données. Pour les monuments historiques, à ma connaissance, il n'y a eu aucune action concrète sur le terrain à l'exception d'une action très politisée pour le Crac des chevaliers où les autorités du régime ont exigé, après sa libération, une réhabilitation en quelques mois !

**Question : Dans le contexte politique actuel, comment est-ce qu'on peut voir l'avenir de l'archéologie syrienne ?**

Parler de l'avenir archéologique de la Syrie, c'est évoquer la notion du temps et surtout le processus qui se manifeste à travers la succession des événements qui formeront l'avenir. Dans *L'être et le temps*, Heidegger présente une démarche qui conduit l'homme attaché à son passé à préparer l'avenir à travers son existence. Il place l'existence de l'homme dans un phénomène d'agitation universelle. C'est le *Dasein* qui dessine la quête de son destin lié profondément à son futur. Temps et existence sont deux notions-clés qui dessinent l'attachement de l'archéologue à son « archéologie du futur ».

Ainsi, le temps en archéologie nous oblige à pousser notre action sur le chemin de l'« archéologie de l'avenir », en menant une action énergique que devrait se répéter à l'infini afin d'arriver à créer l'« archéologie de la noblesse », l'unique voie pour sauver la Syrie de la destruction de son patrimoine.

Le jour de mon départ de la DGAM, j'ai rédigé la lettre/circulaire de nomination du nouveau directeur en lui disant : « j'ai terminé ma tâche, je te confie la Direction et je m'éclipse dans mon exil archéologique ». Je pense que Maamoun Abdulkarim est mieux armé que moi pour gérer cette période cruelle (j'ai été toujours plus habile en coulisse que sur scène). Espérons que les choses vont tourner autrement, et que le pays redeviendra le paradis des archéologues.



Une catastrophe nous est arrivée fin 2017, lorsque des idées étranges remplies de considérations politiques au service du régime ont été mises en œuvre, pour passer, depuis peu temps, à des actions qui servent des intérêts personnels. Tout cela rendra notre institution nationale incapable d'agir objectivement.

En ce moment, les plupart des équipes qui ont travaillé en Syrie se précipitent en Irak du Nord, nous assistons à ce que j'appelle le « néo-colonialisme archéologique » ! Chacun et chacune dessinent, réservent et protègent farouchement son domaine. C'est un démantèlement systématique de notre chère notion de l'« archéologie des valeurs ».

Pour donner un dernier mot à notre dialogue, j'essaie de fixer mes regards vers l'horizon lointain qui se cache derrière l'énigme *Praça do Comércio*, dans l'espoir d'y percevoir un espoir pour notre drame archéologique. D'un regard triste, je constate l'ampleur de la catastrophe, je me réveille en sueur, car je risquerai de ne pas pouvoir vivre ce retour, alors je marmonne pour mes adieux une autre chanson du Monsieur 100 000 volts :

« Et maintenant, que vais-je faire  
Je vais en rire pour ne plus pleurer  
Je vais brûler des nuits entières  
Au matin, je te haïrai  
Et puis un soir, dans mon miroir  
Je verrai bien la fin du chemin  
Pas une fleur et pas de pleurs  
Au moment de l'adieu  
Je n'ai vraiment plus rien à faire  
Je n'ai vraiment plus rien ».

**Merci Michel pour ce moment marqué par ces réflexions cruciales sur l'archéologie de votre pays.**